THEATRE

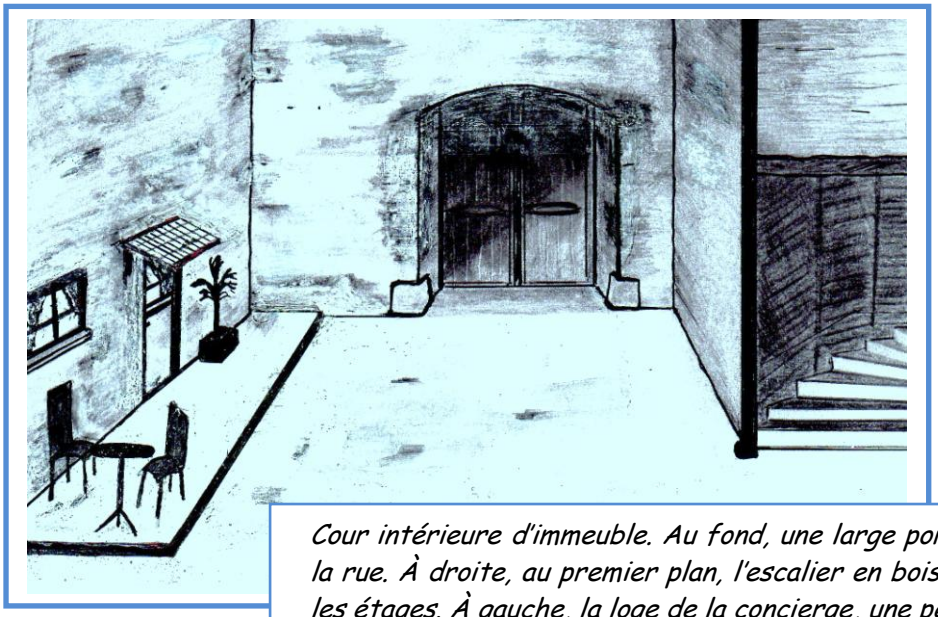
Aux premières loges

Serge Travers

Du matin au soir et du soir au matin, la concierge est à son poste, prête à intervenir à la moindre requête des résidents. Elle fait partie des murs de l'immeuble et rend de multiples services aux occupants.
Sa position stratégique lui permet de surveiller les allées et venues. Elle veille à l'ordre et à la propreté des lieux, distribue le courrier, gère les conflits, joue le rôle de confidente… La concierge voit tout, entend tout, sait tout sur tout et sur tout le monde.

Mais que sait-on d'elle ? Que sait-on de celle dont les langues bien pendues surnomment *« la pipelette »* ? Son occupation favorite se résume-t-elle à colporter les rumeurs ? Que sait-on réellement de la concierge, de sa vie, de son passé, de ses envies ? Est-elle heureuse dans ses habits de *« dame à tout faire »* ?

La pièce, ***Aux premières loges,*** partage 90 minutes de la vie d'Angèle, concierge d'immeuble, et tente de cerner la personnalité d'une femme qui n'est peut-être pas celle que l'on pensait qu'elle était.



Cour intérieure d'immeuble. Au fond, une large porte cochère donnant sur la rue. À droite, au premier plan, l'escalier en bois vermoulu montant dans les étages. À gauche, la loge de la concierge, une petite table en fer forgé, 2 chaises et un yucca.

Personnages

Angèle : *Concierge de l'immeuble. Femme aigrie. Aucun sourire ne transparait sur son visage.*

Mario : *Employé de ville chargé de l'entretien des voies*

Mr Philippon : *Résident de l'immeuble. Aristocrate, distingué et raffiné*

Mme De la Tour : *Résidente de l'immeuble. Précieuse et suffisante.*

Emma : *Auxiliaire de vie. S'occupe d'un vieux couple habitant l'immeuble*

Jacques : *Nouveau collègue de Mario*

SCENE 1 : **En arrière plan, un chariot sur lequel sont posées deux poubelles avec pelles et balais. Mario, en tenue de balayeur de ville, est assis à la table. Devant lui, deux tasses à café.**

Mario : *(Fort en direction de la loge)* Je sais que le Finistère c'est en Bretagne, mais pourquoi le Finistère ?

Angèle : *(De la loge)* Parce que c'est la fin de la Terre. Fini…s' Terre, fin de terre… Le bout du monde, si vous préférez… Là-bas, on dit Penn Ar Bed… Après, il n'y a plus rien. Quand je rendrai mon tablier et ma pelle à poussière, j'irai dans le Finistère.

Mario : À la fin de la terre, qu'est-ce qu'on y fait, Mme Angèle ?

Angèle : *(Arrivant avec le café)* Rien. On regarde la mer… ou on la prend… Mon rêve, c'est la pêche à pied… Ramasser des coques, des huitres sauvages…

Mario Tu parles d'un rêve !… La pêche à pied dans la rade de Brest, sous le crachin…

Angèle : À Crozon ou à Morgat… Pécher des moules, des bigorneaux… et aussi des crevettes…

Mario : Pêcher la crevette ? Alors, ça, c'est le bouquet !

Angèle : Vous vous croyez drôle ?

Mario : Les goélands, les mouettes, les cormorans, c'est triste ! Cormoran… rien que le nom, c'est triste, cormoran…

Angèle : Les cormorans de là-bas ne sont pas plus tristes que les résidents d'ici… De toute façon, ma vie de concierge, est tellement monotone que même un cormoran triste me divertirait…

Mario : La déprime vous guette, Mme Angèle.

Angèle : Pas du tout mais à la longue, c'est barbant, vous savez… Toujours les mêmes têtes, les mêmes doléances, les mêmes lettres à distribuer… les mêmes jours tous les jours, les mêmes pas dans l'escalier, les mêmes histoires de voisins sans histoire, les mêmes problèmes de voisins à problèmes… les mêmes bonjours, les mêmes bonsoirs…

Mario : C'est vrai, les habitudes, c'est toujours pareil !

Angèle : À la fin de la terre du bout du monde, j'y courre dès que je peux… avec ma petite valise et trois fois rien dedans. L'inconvénient, c'est qu'elle est lourde, ma petite valise.

Mario : Ah bon ?

Angèle : Quand vous êtes seule, vous partez avec votre solitude et c'est ce qui pèse le plus.

Mario : Vous avez raison. La solitude, c'est pesant ! Ce qui manque le plus quand on est seul…

Angèle : C'est l'amour, Mario. L'amour des autres, enfin… d'un autre, c'est déjà bien !

Mario : L'amour se partage mais pas la solitude…

Angèle : Très juste. L'amour se partage mais pas la solitude. Je vais le noter. (*Elle entre dans sa loge)* Je m'en servirai dans mon roman.

Mario : Vous écrivez un roman ?

Angèle : Comment ?

Mario : C'est vrai, vous écrivez un roman ?

Angèle : *(Arrivant avec un cahier et un stylo)* Et alors, je n'ai pas le droit ?

Mario : *(Incrédule)* Vous, Mme Angèle, vous écrivez un roman ? Mais… un roman inventé ?

Angèle : Oui, inventé… enfin, en partie… c'est un peu ma vie et ma vie, je ne l'ai pas inventée.

Mario : Vous croyez qu'un roman de votre vie peut intéresser quelqu'un ?

Angèle : Moi, ça m'intéresse. Pourquoi je n'écrirais pas ? Maintenant, tout le monde fait un livre sur tout et n'importe quoi. Dès que quelqu'un réussi une recette de cuisine sans se tromper, il écrit un livre. Pourquoi, moi, je ne ferai pas un bouquin sur ma vie ? C'est aussi passionnant qu'un sauté de veau aux poireaux, non ?

Mario : C'est de la littérature, alors ?

Angèle : Oui, de la littérature, comme Victor Hugo… sauf que ce n'est pas Victor Hugo, c'est Angèle Pinchaud… J'écris pour laisser des traces.

Mario : Des traces d'encre ?

Angèle : Des traces pour quand je ne serai plus là. C'est important de laisser des traces. Vous vous rendez compte, Victor Hugo, les traces qu'il a laissées ?

Mario : Non, pas vraiment. Sans vouloir vous vexer, Mme Angèle, n'est pas Victor Hugo qui veut !

Angèle : N'est pas Angèle Pinchaud qui veut, non plus ! Je ne suis peut-être qu'une concierge mais je ne suis pas condamnée à ne laisser des traces qu'avec ma serpillière. C'est peut-être une satisfaction post mortem, mais c'est une satisfaction comme une autre.

Mario : Moi, je me moque des traces que je laisserai.

Angèle : Vous avez tort, vous pourriez vous en mordre les doigts de pieds, comme disent les croques morts. Peut-être qu'on ne dira rien de vous. C'est pire. L'indifférence, c'est pire.

Mario : Le mieux, quand même, c'est qu'on dise du bien de vous de votre vivant.

Angèle : L'un n'empêche pas l'autre. On peut dire du bien avant mais si on en dit après, c'est la cerise sur le caveau… Tiens, une araignée ! *(Elle l'écrase)* Araignée du matin… chagrin. Mon horoscope du jour dit l'inverse, *« Belle journée en perspective ».* Faudrait savoir ! Y' en a un des deux qui se trompe. Ou c'est l'horoscope ou c'est l'araignée.

SCENE 2 **Mr Philippon descend de l'escalier. Il est habillé pour sortir.**

Philippon : Bonjour. Enfin une bonne nouvelle ! Mon épouse se remet.

Mario : Bonjour, Mr Philippon. Elle se remet à quoi votre épouse ?

Philippon : Pas au vélo… Elle se remet de son accident.

Mario : Qu'est-ce qu'elle a eu Mme Philippon ?

Philippon : Vous n'êtes pas au courant ? Quelle histoire ! Depuis au moins deux ans je la mettais en garde. Combien de fois lui ais-je dis : *« Mathilde, fais attention, il te veut du mal. Un jour, tu tomberas de haut »… « Mais non »,* disait-elle. Tiens, ce qui devait arriver arriva… Patatras… Forcément, un tapis qui baille et fait des vagues à ce point, c'est piègeux pour les pieds. Et pourtant elle le savait qu'il baillait ! C'est rageant de tomber à l'endroit même où on s'était juré de ne jamais choir. Vrai ou pas vrai ? J'ai raison, non, j'ai raison ?

Mario : C'est moche !

Philippon : C'est doublement de sa faute. Quand on met du pain à griller, on reste à le surveiller. Surtout quand on sait que l'horloge est défectueuse. Ce grille pain a toujours grillé les secondes moins vite que le pain. Enfin bref, quand on sait que l'appareil est défaillant, on ne va pas s'asseoir au salon comme si on avait encore quinze jours de congés. Vrai ou pas vrai ? J'ai raison, non, j'ai raison ?

Mario : Quel est le rapport entre le grille pain et le tapis ?

Philippon : Elle s'est endormie au salon. L'odeur du brulé l'a réveillée. Elle s'est relevée énergiquement, si tant est qu'on puisse parler d'énergie avec Mathilde, elle est partie comme une flèche, paraît-il, vers la cuisine mais… elle n'est jamais arrivée. Elle s'est prise les pieds dans la bouche du tapis qui baillait vaguement et patatras…

Mario : La pauvre ! À peine réveillée, c'est cruel !

Philippon : À peine levée, la voilà recouchée. Le menton et le bras droit se sont partagés les frais. L'un a pris les hématomes, l'autre les fractures.

Mario : C'est très moche.

Philippon : Elle va mieux mais c'est encore à moi d'aller au pain. Un bras en écharpe et elle se prend pour la Vénus de Milo. *(Il s'apprête à sortir par la porte cochère)*

Angèle : Je ne vous ai pas vu hier, vous avez du courrier.

Philippon : Je le prendrai au retour. *(Avant de sortir)* Au fait, toujours rien concernant Arthur ?

Angèle : Toujours rien. *(Mr Philippon sort)*

SCENE 3 Angèle et Mario

Mario : Je ne savais pas que le tapis de madame Philippon baillait à ce point.

Angèle : J'aurai préféré qu'elle se fracture la langue. Il n'y a pas que les pieds qui trainent chez elle. Elle a la langue bien pendue et en plus, elle est pingre.

Mario : Pour les étrennes ?

Angèle : Pour les étrennes, ils sont tous pingres.

Mario : Les traditions se perdent.

Angèle : C'est un tort. Moi, je donne bien au facteur alors qu'ici, il sous-traite…

Mario : Vous êtes d'humeur chiffonne aujourd'hui, Mme Angèle.

Angèle : Si vous croyez que c'est facile de les endurer tous ces *(Hésitant)…* tous ces rats.

Mario : Ces rats ?

Angèle : Oui, ce sont des rats. Pas des mulots ou des surmulots, des rats… Une variété de rats des villes… les rats des caves et les rats d'étages.

Mario : C'est nouveau ?

Angèle : Non, ce n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est que je sature… Ce va et vient incessant me donne de l'urticaire… Un défilé de rats hautins et arrogants même, des rabat-joie, des radoteurs, des…

Mario : Des radins ?

Angèle : Ils sont toujours à gindre, à quémander un truc ou un machin…

Mario : S'ils font la quête, ce sont des rats quêteurs ! Ah, ah…

Angèle : Il y a de tout ici.

Mario : Normal, il n'y a pas eu de tri.

Angèle : Comment ?

Mario : Ce sont des rats… pas triés. Des rapatriés ! Ah, ah…

Angèle : Assez vos turlupinades ! Elles ne me font pas rire.

Mario : Je sais. Je ne vous ai jamais vu rire, Mme Angèle… Vous exagérez un peu, vos rats sont civilisés. Vous avez su les apprivoiser.

Angèle : Les rats n'ont pas d'éducation, même apprivoisés… Un rat apprivoisé reste un rat… Vous supporteriez, vous, la façon dont on me cause parfois ?

Mario : On vous parle comment ?

Angèle : Comme si j'étais un hygiaphone. Il y a du mépris dans le regard d'un rat qui parle à un hygiaphone… Quand la bouche s'ouvre, on dirait le cul d'une poule qui pond un œuf… Vous avez déjà vu le cul d'une poule qui pond ?

Mario : Non.

Angèle : C'est pareil.

Mario : Vos propos me laissent rongeur !

Angèle : Je ne suis pas dupe, Mario, on n'a pas le même statut. Ceux d'en haut se croient toujours supérieurs à ceux d'en bas. Etre de la haute, l'expression vient de là. Plus tu as de l'importance, ou tu crois en avoir, plus tu habites haut… et plus tu es haut, plus ceux d'en bas tu les vois petits. Concierge, c'est le statut le plus bas dans l'échelle sociale. Une concierge est toujours au bas de l'échelle…

Mario : Même quand elle est dans l'escalier… Je suis sur le même barreau que vous, vous savez.

Angèle : Je sais. On est tous les deux sur le dernier barreau.

Angèle : Concierge et… comment vous dites déjà ?

Mario : Agent d'entretien des rues, ruelles et voies piétonnes.

Angèle : Oui, balayeur quoi !... Concierge et balayeur ont tous les deux un point commun, le balai.

Mario : Le balai des gens ordinaires.

Angèle : Exactement. Vous, c'est même pire, en plus du balai *(Elle montre le chariot)* vous avez la voiture balai…

Mario : Nous sommes des gens ordinaires, Mme Angèle.

Angèle : Et notre quotidien l'est tout autant.

Mario : Notre quotidien n'est pas extraordinaire alors que celui des gens extraordinaires n'est pas fait d'ordinaire… Les gens extraordinaires n'ont pas de balai.

Angèle : Ce n'est pas une raison pour marcher sur les pieds des autres. Je n'aime pas être prise pour une huitre.

Mario : Une huitre sauvage de Crozon. Ah, ah…

Angèle : *(Se levant)* Bon, je sais que dans votre boulot ce n'est pas une spécialité mais accélérez un peu, les trottoirs vous attendent. *(Angèle entre dans sa loge, Mario reste assis)*

Mario : *(Fort vers la loge)* Je vous ai dit que j'allais bientôt avoir un nouveau collègue ?… Il est déjà embauché. Il est en parcours d'intégration, comme ils disent. Jacques, il s'appelle. Il était temps. Je commençais à en avoir ras le capuchon de travailler en binôme tout seul.

Angèle : Comment ?

Mario : Le remplaçant de Tiramisu est embauché. J'espère qu'il s'adaptera plus facilement au métier.

Angèle : La ville recrute, c'est une bonne chose.

Mario : C'est une bonne chose, mais le balai, ils le mettent de plus en plus haut. Il a Bac + 5. Si on m'avait dit qu'un jour je ferais équipe avec un Bac + 5… C'est quand même une concurrence déloyale, vous ne trouvez pas ? Si j'ai interrompu prématurément ma scolarité, c'était pour ne pas faire le même boulot que ceux qui faisaient des études. Finalement, à quoi ça sert de ne pas faire d'études ?

Angèle : *(Revenant de la loge)* Ce nouveau, il est d'où ?

Mario : Je ne le connais pas encore très bien mais je pense que oui.

Angèle : Vous pensez oui de quoi ?

Mario : Qu'il est doux.

Angèle : Je ne vous demande pas s'il est doux mais il vient d'où ?

Mario : Je n'en sais rien. Je sais qu'il n'a pas été gâté par la chance. Il a eu une ribambelle d'ennuis personnels en cascade et il n'a plus de chez lui, il habite dans la rue… mais il est sympa.

Angèle : Faire autant études et finir dans la rue, c'est ballot ! Il dort sur son lieu de travail, alors ? Il a Bac + 5 mais ses bagages, il ne sait pas où les poser.

Mario : *(Se levant et se rapprochant de la porte cochère)* Justement, Mme Angèle, est-ce que… euh… il y a un vieux matelas au dépôt… si on le met là… est-ce que… vous croyez que… enfin, juste pour quelques nuits… Qu'en pensez-vous, Mme Angèle ?

Angèle : J'en pense quoi de quoi ?

Mario : Que Jacques s'installe là quelques jours le temps qu'il…

Angèle : Et puis quoi encore ! Vous m'avez regardée ? Pour attirer les meutes de jeunes aux cheveux décolorés, mal rasés avec leurs chiens qui sentent la bière ? Ah non, alors ! … Et je vous signale que là, c'est la place préférée d'Arthur. Même si on est sans nouvelles de lui, ce n'est pas une raison… Pourtant, je ne suis pas mécontente.

Mario : De quoi ?

Angèle : De la disparition du chat des Vannier. Ce chat était un tocard. Plus tocard, je n'ai pas connu, à part ses maîtres, peut-être. On aurait dit que ce chat était le résultat de l'accouplement des Vannier, tellement l'air de famille est frappant, vous ne trouvez pas ? *(Un temps)* Pour votre collègue, à la rigueur… mais vraiment à la rigueur, je peux lui ouvrir la chambre de bonne du 6ème, elle est libre. Mais juste en dépannage… et encore, sous conditions…

Mario : Je savais bien que vous aviez un cœur, Mme Angèle.

Angèle : Faut bien qu'il serve ! Personne n'en a voulu.

Mario : Comment ?

Angèle : Non, rien. Vous direz à votre Jacques de passer…Sous conditions, j'ai dit.

SCENE 4 **Mr Philippon entre tenant à la main un petit paquet, le pain et son journal.**

Philippon : J'ai acheté un cadeau pour ma femme. Elle va être ravie. Regardez… une tapette à mouches en céramique égyptienne.

Mario : Une tapette à mouches pour la Vénus de Milo ?

Angèle : En céramique ? Elle ne s'en servira qu'une fois.

Philippon : C'est une tapette à mouches décorative.

Angèle : Heureusement, elle n'a jamais été habile de ses mains, votre femme… *(En aparté à Mario)* ni de ses pieds, d'ailleurs.

Philippon : Ce cadeau lui plaira, j'en suis sûr. C'est original. Vrai ou pas vrai ? J'ai raison, non, j'ai raison ?

Angèle : Dans trois étages et 48 marches, vous allez perdre vos illusions. Si vous croyez qu'elle va sauter au plafond.

Mario : C'est aussi bien, elle pourrait s'assommer.

Angèle : *(À Mr Philippon)* Quel beau monde il y aurait chez vous ! Sans un bras, c'est la Vénus de Milo, sans la tête, ce serait Marie Antoinette. *(Elle entre dans sa loge)*

Philippon : Ne sous estimez pas les bienfaits d'une tapette à mouches décorative. De toute façon, c'est l'intention qui compte. J'aime bien offrir des cadeaux qui me plaisent.

Angèle : Votre courrier. *(Elle lui tend deux enveloppes)*

Philippon : *Merci. (S'apprêtant à prendre l'escalier, il se retourne).* Dites, si vous allez aux pigeons, j'ai du pain pour vous, Mme Angèle. Enfin, pour eux.

Angèle : J'y vais tous les jours place St Michel, vous le savez bien. *(Mr Philippon disparaît).*

SCENE 5 **Angèle et Mario.**

Angèle : *(À Mario)* C'est mon plaisir de les nourrir. C'est paradoxal comme plaisir. J'aime bien leur donner à manger et j'aime bien aussi les manger. C'est bon le pigeon, vous ne trouvez pas ? *(Elle entre dans sa loge)*

Mario : *(Fort en direction de la loge)* Vous avez toujours été concierge, Mme Angèle ?

Angèle : Comment ?

Mario : Avant d'être concierge, vous étiez déjà concierge, enfin je veux dire… c'est votre premier métier ?

Angèle : *(Elle sort de la loge avec un panier en osier, dans lequel il y a du pain rassis, qu'elle pose près de la porte)* Oui, j'ai toujours été concierge. Je suis née avec le gène de la concierge. Mes parents étaient concierges. J'ai épousé un concierge. C'est une tradition familiale.

Mario : Vous avez été mariée ?

Angèle : Oui, il y a longtemps. Je suis veuve… C'est de l'histoire ancienne… De toute façon, je ne regrette rien. Si c'était à refaire, je referai la même chose.

Mario : Vous referiez quoi ?

Mme De la Tour descend l'escalier et s'arrête avant la dernière marche pour écouter. Elle n'est pas visible d'Angèle et Mario.

Angèle : Si mon mari était là, je referai exactement la même chose.

Mario : Oui, oui, mais vous referiez quoi ?

Angèle : C'est trop compliqué à vous expliquer.

Mario : Vous en avez trop dit ou pas assez, Mme Angèle. Allez-y, je veux savoir.

Angèle : *(Un temps)* Après tout, je peux bien vous le dire… de toute façon, il y a prescription maintenant… Vous êtes bien assis ? *(Un temps)* J'ai tué mon mari.

Mario : *(Surpris)* Comment ?

Angèle : Ce sont des choses qui arrivent.

Mario : Vous avez tué votre mari ?

Angèle : S'il était là devant moi, je le re-tuerai. Non seulement je le tuerai, mais ensuite je le découperai en morceaux, en petits dés de la taille d'une pierre de sucre… et tous les jours, j'irai donner à manger aux pigeons.

Mario : Qu'est-ce qu'il a fait pour mériter… d'engraisser les pigeons ?

Angèle : Secret conjugal. Je peux seulement vous dire qu'il n'était pas fréquentable. C'était un chien de mauvaise vie.

Mario : *(Incrédule)* Non, Mme Angèle, vous n'avez pas tué votre mari ?

Angèle : J'avais mes raisons.

Mario : Même avec des raisons, c'est… Ça alors ! Vous l'avez tué… mais… comment ? Par… par erreur… ou par…

Angèle : Par dépit. Je l'ai assommé puis jeté au fond d'un puits. Un chien ne mérite pas mieux.…

Mario : Au fond d'un puits ? Avec de l'eau ?

Angèle : Bien sûr avec de l'eau. C'est radical comme méthode… Seuls les poissons rouges sont capables de tourner en rond.

Mario : Je n'arrive pas à y croire… pas vous, Mme Angèle ? Jeter son mari au fond d'un puits, pas vous Mme Angèle ? C'est…

Angèle : C'est simple. Pas d'inhumation, pas de crémation, juste une immersion. C'est une belle mort. Il était de mauvaise vie mais il a eu une belle mort.

Mario : Combien avez-vous pris ? Vous avez été condamnée à une peine de prison ?

Angèle : Je n'ai pas eu de peine. Ni peine ni chagrin, d'ailleurs. Personne ne l'a jamais su. À part vous, personne n'est au courant. L'affaire a été classée sans suite. Il n'a jamais refait surface.

Mario : Mais… euh…si… si on vous retrouve ?

Angèle : La première chose à retrouver, ce serait lui. Depuis le temps, j'imagine que les grenouilles en ont fait leurs quatre heures.

Mario : Je n'arrive pas à y croire… Votre mari, vous… vous l'aimiez ?

Angèle : Pour être franche avec vous, pas tant que ça… et même pas du tout.

Mario : Fallait pas vous marier.

Angèle : Vous savez, on ne tombe pas toujours amoureux par amour. Quand on est jeune, on veut faire comme tout le monde et de fil en aiguille, on se retrouve la bague au doigt. Ce jour là, je m'en rappelle comme si c'était hier. La voix de monsieur le maire me crève encore les tympans. *« Mademoiselle Angèle, Simone, Adèle Michelet, voulez-vous prendre pour époux monsieur Arthur, Antoine Pinchaud ? ».* Comme une conne, j'ai dit oui. À l'époque je disais oui à tout.

Mario : Votre mari s'appelait Arthur, comme le chat des Vannier.

Angèle : Oui, mais toute ressemblance avec un chat existant ou ayant existé ne saurait être que fortuite… quoique, c'est la même espèce de tocards. Si je n'avais pas réagit rapidement, j'en prenais au moins pour 30 ans de mariage.

Mario : Vous auriez pu aussi en prendre pour 30 ans de prison.

Angèle : C'est vrai. J'ai donc gagné 60 ans dans l'affaire.

SCENE 6 **Emma arrive de l'extérieur. Mme De la Tour remonte et disparaît sans avoir été vue.**

Emma : Bonjour. Quel monde en ville, c'est infernal ! Mr Vannier va encore rouspéter. *(Elle s'apprête à prendre l'escalier)*. Je suis en vacances la semaine prochaine, j'espère que le temps sera meilleur.

Mario : Ils annoncent beau.

Angèle : Si vous êtes en vacances, Emma, qui va s'occuper des Vannier ?

Emma : Il y a toujours une auxiliaire de vie de garde. Je ne pars qu'une semaine. Ils ne vont même pas s'en apercevoir. Certains jours Mme Vannier me reconnait à peine. Vous savez ce qu'elle répond quand je lui dis *« Je suis Emma, votre auxiliaire de vie »* ?... *« Non, merci, j'ai pas envie »*. Je ne sais pas si elle verra Noël.

Mario : Ça tombe un mardi, cette année.

Emma : *(En s'approchant des fleurs)* Mme Angèle, votre yucca, il tourne de l'œil et de la feuille. Il faut lui donner quelque chose…

Mario : De l'amour. Les belles plantes se nourrissent d'amour.

Angèle : L'amour, j'en ai plein mon arrosoir. Plus je l'arrose ce yucca et plus il se dessèche.

Emma : À trop arroser les plantes grasses, elles finissent par maigrir… J'ai un remède efficace. Il faut lui mettre au pied du marc de café mélangé avec des épluchures de pommes de terre broyées. Il va repartir.

Angèle : C'est vendu en pharmacie votre infusion ?

Emma : Il y en a chez les Vannier, je vous en descendrai. *(Elle disparaît dans l'escalier)*

Angèle : *(À Mario)* Ils font la paire, tous les deux, les Vannier. Lui, il est comme mon yucca, sa sève s'assèche. C'est normal, en fauteuil roulant au 5ème sans ascenseur, tu tournes en rond. Le plus loin qu'il ira maintenant, c'est le balcon. Heureusement, Emma le sort en même temps que le linge.

Mario : Ce n'est pas une vie. Faudrait en finir.

Angèle : C'est vrai, mais vous, faudrait en finir avec votre café. Moi, je vais aux pigeons. *(Angèle débarrasse)*

Mario : *(Il se lève)* Vous avez raison, il faut que j'y aille, j'ai les traces des autres à ramasser… Merci pour Jacques. Je vais lui dire de passer vous voir. Moi aussi, je vais essayer de repasser dans la journée, vous m'avez inquiété avec votre époux.

Angèle : Faut pas !

Mario : *(En sortant avec son charriot)* Je m'inquiète pour vous. Si on vous retrouve ?...

Angèle : Je ne suis pas perdue, Mario. À plus tard. *(Prend le panier en osier avec le pain)* Bon, Philippon, il repassera avec son pain. *(Elle sort)*

SCENE 7 **Mme De la Tour et Mr Philippon descendent ensemble l'escalier. On les entend avant qu'ils n'apparaissent. Mr Philippon tient un sac avec du pain.**

De la Tour : Bien sûr, Mr Philippon, vous avez toujours raison. Vrai ou pas vrai ?… Et votre femme, comment va-t-elle ?

Philippon : Mieux. Beaucoup mieux !

De la Tour : Tant mieux ! Si c'est mieux, tant mieux !

Philippon : Oui, oui, c'est mieux. Disons, c'est un peu mieux mais déjà… c'est beaucoup mieux.

De la Tour : Ah, tant mieux ! Tant mieux ! Si c'est beaucoup mieux, tant mieux.

Philippon : Et vous, Mme De la Tour, comment allez-vous ?

De la Tour : Bien. Plutôt bien.

Philippon : Si tout va bien, c'est très bien.

De la Tour : Oui, oui, tout va pour le mieux.

Philippon : Alors tant mieux, si tout va pour le mieux, c'est bien. C'est parfait.

De la Tour : Tout n'est pas parfait mais il y a pire.

Philippon: C'est vrai, il y a pire et quand c'est pire…

De la Tour : Ce n'est pas mieux, je suis d'accord. *(Regardant si personne ne peut surprendre la conversation- À voix basse)* Je peux vous parler, Mr Philippon ?

Philippon : Bien sûr, je vous écoute.

De la Tour : C'est au sujet de Mme Angèle. *(Elle regarde à nouveau autour d'elle)* Je vais vous en apprendre une qui devrait vous faire sursauter des deux pieds.

Philippon : Allez-y doucement, j'ai de l'arthrose.

De la Tour : *(À voix basse)* Notre concierge n'a pas toujours été seule dans la vie. Son sale caractère, elle a essayé de le partager avec quelqu'un d'autre. Elle a eu un compagnon de route… mais de route sinueuse. Arthur, il s'appelait.

Philippon : *(Naïf)* Ah oui ? Arthur était le compagnon de Mme Angèle ?

De la Tour : Pas Arthur le chat, Arthur le… le chien, c'était un chien, paraît-il.

Philippon : Arthur, le chien ? Je ne vous suis pas très bien, Mme De la Tour.

De la Tour : Mme Angèle a vécu avec quelqu'un qui s'appelait Arthur. C'était son mari, vous comprenez ? Il était tellement chien, qu'elle l'a tué. C'est bien le seul point commun que j'ai avec Mme Angèle. Moi non plus, je n'aime pas les chiens… enfin bref, son mari, elle l'a tué.

Philippon : *(Calmement)* Ah oui ?

De la Tour : Ah bon, c'est tout ce que vous trouvez à dire ?

Philippon : Ah oui ! Que voulez-vous que je dise ? Je n'y suis pour rien.

De la Tour : Mais enfin, Mr Philippon… Mme Angèle a tué son mari.

Philippon : J'ai très bien compris mais à priori la situation est irréversible, non ?

De la Tour : Je pense que oui. La mort remonte à… je ne sais pas quand mais j'ai cru comprendre que c'est une très vieille mort.

Philippon : Alors, inutile de vous exciter.

De la Tour : Il en faut d'avantage pour m'exciter, Mr Philippon. Je m'étonne seulement qu'une nouvelle aussi surprenante que celle-ci ait aussi peu d'impact sur vous…

Philippon : Dans la mesure où ne peut rien changer au cours des choses, il est totalement superflu de s'agiter dans tous les sens.

De la Tour : Mais enfin, notre concierge a tué son mari et vous, vous restez de marbre ?

Philippon : Oui, de marbre… le même que celui dont on fait les tombeaux. Je suis désolé mais je ne vais pas fondre en larmes sur la mort d'un homme dont je ne connaissais même pas l'existence, il y a encore deux minutes.

De la Tour : Je ne vous demande pas de vous émouvoir sur le sort de la victime mais au moins de vous indigner du comportement ignoble de l'auteur du crime.

Philippon : C'est un crime, donc ?

De la Tour : Oui, quand on tue quelqu'un volontairement c'est plus souvent qualifié de crime que d'élan de générosité. Votre indifférence me glace.

Philippon : Il ne faut pas donner de l'importance à ce qui n'en a pas. Il faut discerner le principal de l'accessoire.

De la Tour : *(Ironique)* Bien entendu, le mari de notre concierge a été assassiné par notre concierge elle-même et c'est de l'accessoire.

Philippon : Le paramètre « temps » a beaucoup d'influence sur notre perception des choses. Je ne nie pas que l'événement ait eu de l'importance en son temps mais plus l'intervalle qui nous sépare du moment où il s'est produit est long et plus cet événement devient accessoire.

De la Tour : Le temps qui me sépare de ce que je viens d'entendre est très faible et pourtant, permettez-moi de tout ranger avec les accessoires. Je suis consternée.

Philippon : Pour être franc avec vous, Mme De la Tour, j'en suis navré.

De la Tour : Ah, quand même !

Philippon : Non, non, votre consternation me navre… À vrai dire, ce qui me déçois, et encore à peine, c'est que Mme Angèle nous aie caché l'existence de son mari.

De la Tour : Ah, pour le cacher elle l'a bien caché. Au fond d'un puits.

Philippon : Ah oui ? Le puits, c'est vrai, est une cachette idéale. Je me souviens quand j'étais petit, chez ma mère, notre chatte nous livrait régulièrement des portées de sept, huit et parfois neufs chatons et comme on ne

pouvait assumer, à nous seuls, les conséquences du retard pris par la science sur la contraception animale, mes grands frères lestaient les petits chats d'une pierre et les balançaient aux oubliettes, au fond du puits. Ça faisait plouf, glou, glou, glou et puis… plus rien. Je n'ai jamais cautionné la sauvagerie de mes frères, mais il faut reconnaître que le puits est une très bonne cachette.

De la Tour : La question n'est pas de savoir si le puits est une cachette quatre ou cinq étoiles, mais de convenir de l'attitude à adopter face à Mme Angèle.

Philippon : *(Solennellement)* Mme De la Tour, vous adopterez l'attitude que vous pensez la mieux correspondre à votre analyse de la situation. Je ne me permettrai pas de vous dicter votre conduite. Pour ma part, je considère que je n'ai pas à me mêler d'une histoire qui ne me regarde en rien. Mettre mon nez dans les affaires des autres, quand je le peux, j'évite.

De la Tour : J'ai la désagréable impression de parler à un mur… *(Elle regarde sa montre)* J'ai cours, mes élèves m'attendent, je vais y aller. Je préfère parler à trente museaux boutonneux qui somnolent plutôt qu'à un cerveau vaporeux qui gondole. *(Elle sort mais Mr Philippon ne s'en aperçoit pas. Il continue à parler).*

Philippon : Ne le prenez pas ainsi. Nous n'avons pas la même appréciation sur ce fait divers, regrettable, j'en conviens. Je sais ce que vous vous dites *« Ce Philippon, quel con ! ».* Je ne vous en veux pas. Il est fréquent de considérer ainsi ceux qui ne sont pas du même avis que soit. Nous avons tort de toujours vouloir avoir raison. Ce n'est pas raisonnable ! *(Emma arrive de l'escalier, tenant un pot dans les mains. Elle se demande à qui parle Mr Philippon).* La raison a des torts que ceux qui pensent avoir raison ignorent, parfois. C'est pourquoi il faut veiller à ne pas se méprendre sur l'autre… l'autre con. On pensait que c'était un vrai… et au final on découvre qu'on s'est trompé de con… et là on se dit *« quel con je suis ! ».* Vrai ou pas vrai ? J'ai raison, non, j'ai raison ? Qu'en pensez-vous ?... Dites ? Qu'en pensez-vous ?

SCENE 8 Emma et Mr Philippon.

Emma : Des cons ?

Philippon : *(Se retournant subitement)* Mme De la Tour…

Emma : Non, moi c'est Emma.

Philippon : Oui, oui, mais… Mme De la Tour n'est pas là ? À l'instant, nous parlions tous les deux et….

Emma : *(Se moquant)* Elle est restée sans voix.

Philippon : Je vous dis qu'elle était là.

Emma : Je vous crois. Elle a bu vos paroles et n'ayant plus soif, elle est partie.

Philippon : On parlait des cons.

Emma : Oui, j'avais compris… Vous qui semblez être sujet aux visions, auriez-vous aperçu Arthur, par hasard ?

Philippon : Arthur, lequel ?

Emma : Arthur, lequel ? Mais le chat des Vannier, pardi ! Sa disparition est un mystère, non ? Il a peut-être été renversé par une voiture.

Philippon : Possible, les chats ne traversent jamais dans les clous… Je crois plutôt que ce chat était malheureux, ici. Il s'ennuyait comme un rat mort… Il est allé ailleurs mater des minettes, probablement.

Angèle arrive de l'extérieur.

Emma : *(Haussant les épaules)* Personne n'est allé voir sur le toit de l'immeuble ? Il aurait pu rester coincé dans une gouttière.

Philippon : Pour un chat du même nom, ce serait logique !

Emma : *(À Angèle).* Est-ce que quelqu'un est allé voir là haut, Mme Angèle ? Faudrait peut-être appeler les pompiers.

Angèle : Les pompiers ont d'autres chats à fouetter.

Emma : J'aurai préféré que les Vannier perdent définitivement leur tête avant de perdre leur chat. *(À Angèle)* Tenez, Mme Angèle, je vous ai descendu une potion magique pour votre yucca. Un petit peu tous les jours, au pied. Je vous laisse le pot.

Angèle : C'est efficace, au moins ?

Emma : J'ai toujours eu de bons résultats, excepté sur les Vannier. *(Elle disparait dans l'escalier)*

Philippon : Moi, je vous ai descendu du pain pour vos pigeons.

Angèle : Ce sera pour demain. Le service du jour a déjà eu lieu.

SCENE 9 Angèle et Mr Philippon.

Philippon : Que de disparitions en ce moment !

Angèle : Vous dites ?

Philippon : J'ai appris pour votre mari.

Angèle : Vous avez appris quoi ?

Philippon : Son décès. Je comprends ce que vous ressentez. Je suis moi-même passé par là, ou plutôt ma femme. Ma femme a elle-même perdu son mari. Son premier mari… que je connaissais bien puisque j'étais son amant, à ma femme. Perdre son mari est une épreuve. Perdre le mari de sa femme en est une aussi.

Angèle : Ah bon ?

Philippon : Oui. Le jeu s'arrête.

Angèle : Le jeu s'arrête ?

Philippon : Le mari, la femme et l'amant, c'est le jeu des chaises musicales. On est trois et il n'y a que deux chaises. Il faut s'asseoir avant l'autre. Quand il manque un joueur, l'équipe est déstabilisée. Le jeu est beaucoup moins drôle, croyez-moi. Ma femme aimait beaucoup son mari. Et vous ?

Angèle : Désolée, je ne l'ai pas connu.

Philippon : Non, non, je voulais dire est-ce que vous aussi vous aimiez votre mari ?

Angèle : Est-ce que j'aimais mon mari ?...

Philippon : Je ne savais pas que vous aviez été mariée, Mme Angèle.

Angèle : Il y a tellement de choses que vous ne savez pas, Mr Philippon.

Philippon : C'est douloureux d'en parler, je comprends. La disparition d'un proche est un malheur dont il est souvent difficile de se relever. Quand on s'aime, c'est un déchirement… Vrai ou pas vrai ? J'ai raison, non, j'ai

raison ? Voyez, ma femme et moi, on s'adore tellement que si l'un de nous deux venait à disparaître, je crois que je ne m'en remettrai jamais.

Angèle : Qui vous a parlé de mon mari ? C'est Mario ?

Philippon : Non, c'est Mme De la Tour.

Angèle : Mme De la Tour ? Comment a-t-elle pu… le savoir ?

Philippon : Les profs de Lettres et d'Histoire sont au courant de tout.

Angèle : Prof de Lettres et d'Histoire, tu parles ! Elle n'a peut-être jamais écris une seule carte postale de sa vie, la prof de Lettres. Prof de Lettres tutorée, oui.

Philippon : Tutorée ?

Angèle : On a du lui greffer un tuteur dans le dos pour qu'elle se tienne droite comme un réverbère.

Philippon : Vous avez raison, elle se tient comme un réverbère et d'ailleurs elle n'aime pas les chiens.

Angèle : C'est une peste, celle-là. Elle va en faire une tête la prof de Lettres, quand elle va apprendre que j'écris un livre. La littérature, je ne l'enseigne pas, moi, je la fais !

Philippon : Vous écrivez un livre ?

Angèle : Oui. J'ai tellement de chose à raconter. On m'a trop souvent dit que je ne savais pas les dire, alors je les écris. Je parle peut-être avec des mots de tous les jours mais j'écris avec des mots du dimanche.

Philippon : Ecrire ce que l'on pense évite de le dire, c'est certain ! Néanmoins, à l'extrême, c'est aussi se couper des autres. Vous imaginez si au lieu de parler avec vous comme je le fais présentement, je vous écrivais.

Angèle : Il m'arrive d'en rêver.

Philippon : Que je vous écrive ?

Angèle : Pour ne pas vous entendre, présentement.

Philippon : Effectivement, vous ne savez pas dire les choses.

Angèle : Je ne vous le fait pas dire.

Philippon : Trop tard, c'est dit.

Angèle : Qu'est-ce qui est dit ?

Philippon : Ce que vous ne vouliez pas me faire dire.

Angèle : C'est-à-dire ?

Philippon : Que les choses, vous ne saviez pas les dire.

Angèle : Je ne voulais pas vous faire dire que les choses je ne savais pas les dire ?

Philippon : C'est ce que vous avez dit.

Angèle : Moi, je l'ai dit ?

Philippon : Oui, vous l'avez dit mais après que moi-même je l'ai dit.

Angèle : Donc, c'est vous qui l'avez dit ?

Philippon : Oui, je l'ai dit.

Angèle : Alors, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

Philippon : Non, non, vous avez juste dit *« je ne vous le fait pas dire »* alors que je venais de le dire.

Angèle : De toute façon, ce qui est dit est dit.

Philippon : Oui, oui, c'est dit, n'en parlons plus ! Ce qui est sûr c'est qu'il faut mieux écrire les propos qui sont embarrassants à formuler de vive voix.

Angèle : Oui, faut mieux les écrire.

Philippon : Je ne vous le fait pas dire.

Angèle : Comment ?

Philippon : Non, rien… Par exemple, on écrit des lettres d'amour parce que les mots d'amour sont parfois difficiles à prononcer. Quand on les couche sur le papier on ne rougit pas.

Angèle : Les mots d'amour, je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai jamais écrit une seule lettre d'amour. Je n'en ai jamais reçues non plus.

Philippon : Quel dommage ! Sans amour, que sommes-nous ? Ah, l'amour ! Qu'y a-t-il de plus agréable que l'amour et ses étreintes ? Qu'y a-t-il de plus doux que le bruit des étoffes soyeuses qui se froissent au contact des corps enlacés, entrelacés, emportées dans un même élan de …

Angèle : Bon, dites, abrégez ma souffrance, s'il vous plait !

Philippon : Vous n'avez jamais été amoureuse, Mme Angèle ?

Angèle : Pas suffisamment pour m'en souvenir. Je n'ai jamais trouvé chaussure à mon pied. J'aurais pourtant aimé croiser le pas d'une pantoufle légère, élégante et douce… Une fois, j'ai trouvé un brodequin. C'est très inconfortable. J'ai fini par me faire une raison. Au début, c'était dur, vous savez. À 18 ans, surtout… quand le dancing ferme à quatre du matin et que vous vous retrouvez seule sur le parking… c'est terrible.

Philippon : C'est justement là qu'il faut une bonne paire de chaussures pour rentrer à pieds.

Angèle : C'est contradictoire, certainement, mais pour oublier ma triste vie, je l'écris. Je la réécris. J'essaye de l'embellir. L'écriture, c'est du maquillage.

Philippon : C'est un roman d'amour que vous écrivez ?

Angèle : Je viens de vous dire que ce n'était pas ma spécialité. C'est une biographie de ma vie romancée. Une sacrée aventure, croyez-moi !

Mr Philippon : C'est un roman d'aventure, alors ?

Angèle : Appelez-le comme vous voulez. Pour moi, c'est une sorte de fable.

Philippon : Une fable ? Pas comme La Fontaine, j'espère ? Je n'aime pas les fables de La Fontaine. J'ai horreur des fables. Je ne suis pas un homme à fables.

Angèle : Rassurez-vous, chez moi, il n'y a pas de morale… Faut que je vous dise, je me suis permise de vous mettre dans mon bouquin.

Philippon : Ah non ! Ne me mêlez pas à vos histoires.

Angèle : C'est l'histoire de ma vie, c'est normal que vous y soyez, depuis le temps que je vous supporte.

Philippon : Je suis honoré de faire partie de votre vie mais…

Angèle : Pour ne pas qu'on vous reconnaisse, j'ai changé votre nom. Philippon est devenu Philibert.

Philippon : *(Ironique)* Ah, oui, le rapprochement est impossible à faire.

Angèle : Exactement, vous êtes méconnaissable. Je vous ai mis responsable de la disparition du chat des Vannier.

Philippon : Comment responsable ?

Angèle : Ce chat vous agaçait tellement en grattant tous les jours à votre porte que vous avez fini par l'empoisonner.

Philippon : Mais c'est affreux !

Angèle : Pour les Vannier, c'est affreux. Ils sont tombés de haut quand ils ont appris que vous étiez la cause de leur chagrin.

Philippon : Mais fallait pas leur dire que c'était moi.

Angèle : Je n'y suis pour rien. On vous a dénoncé. Vous ne devineriez jamais qui vous a dénoncé.

Philippon : Ne me faites pas languir.

Angèle : La prof tutorée.

Philippon : Mme De la Tour ?

Angèle : Oui. Elle vous a vu lui mettre un bol de lait dans lequel il n'y avait pas que du lait. Elle s'est empressée de monter au 5ème.

Philippon : Vous aviez raison, c'est une peste cette De la Tour.

Angèle : Vous ne saviez pas encore que la peste voyageait à dos de rats ?

Philippon : De toute façon, je n'aimais pas cet Arthur.

Angèle : J'ai, moi-même, été surprise. J'aurai parié l'inverse… Je peux bien vous le révéler maintenant, Mr Philippon, je me suis trompé sur vous. Je m'en suis rendu compte au fil des lignes… J'ai beaucoup raturé vous concernant. Finalement, vous êtes plus attachant que... Enfin, comme quoi, il ne faut pas se fier aux apparences.

Philippon : Sans aucun doute, les apparences sont trompeuses. Elles masquent la réalité. Chez vous, chez moi, chez les autres et vous savez pourquoi ?... Quand on vient au monde on commence par crier. On n'a rien demandé à personne et on nous propulse dans un monde hostile, alors on crie. Ensuite, on nous explique les bonnes manières et là, soit on résiste et on devient rebelle, soit on obéit et on devient frustré. Dans les deux cas notre vraie personnalité est mal à l'aise. Elle est toujours à l'affût. Elle guette tous les instants où elle pourra s'affirmer pour dire qu'elle existe. Mais en réalité on ne dit jamais tout à fait ce que l'on pense et on ne pense jamais tout à fait ce que l'on dit. Vrai ou pas vrai ? J'ai raison, non, j'ai raison.

Angèle : La preuve. Je pensais que vous aimiez Arthur alors qu'en réalité vous le détestiez.

Philippon : Bien sûr que je le détestai mais si je l'avais dit, c'est moi qu'on aurait détesté. Donc, je me suis tu. Pour être agréable aux yeux des autres, j'ai fait semblant. C'est idiot ! On croit bien faire en se retenant mais un jour ou l'autre la vérité finit toujours par éclater… Comment ais-je pu en arriver là ?

Angèle : Ne méa culpabisez pas ! Je comprends votre geste. Avoir quelqu'un qui tous les jours gratte à votre porte, je comprends. Si vous saviez comme je comprends !

Philippon : Etre compris n'efface pas la faute, Mme Angèle. Même si ce chat m'insupportait, je ne me reconnais pas. Est-ce bien moi qui vous parle ?

Angèle : *(Se levant)* Je ne sais pas si c'est vous mais ce que je sais, c'est que c'est l'heure de mon feuilleton télé. Je suis obligée de vous abandonner. *(Elle installe sur sa porte un panneau « Ne pas déranger »)* Ne perdez pas espoir, Mr Philippon, les histoires d'amour finissent bien, en général.

Philippon : C'est un roman d'aventure ou un roman d'amour ?

Angèle : Qui sait ? *(Elle entre et referme la porte)*

SCENE 10 **On entend les pas d'Emma descendre l'escalier. Elle se dirige vers le yucca.**

Emma : Qu'est-ce qui vous arrive, Mr Philippon ? Vous avez la tête d'un gagnant au loto qui aurait perdu son ticket.

Philippon : Vous tombez bien, Emma. J'ai à vous parler… Vous n'allez pas en croire vos oreilles, tellement ce que j'ai à vous dire est incroyable.

Emma : Les choses incroyables sont le piment de la vie, allez-y, je vous écoute.

Philippon : C'est au sujet d'Arthur.

Emma : Quoi, Arthur ?

Philippon : Arthur est mort.

Emma : Arthur est mort ? Où, quand, comment ?

Philippon : Empoisonné. Il est mort empoisonné.

Emma : Empoisonné ? Qui a pu faire une chose pareille ?

Philippon : On dit que c'est moi.

Emma : Comment ça, *« on dit que c'est vous ? »*

Philippon : Oui, on dit que c'est moi qui aurais zigouillé Arthur.

Emma : Vous, Mr Philippon, vous avez zigouillé Arthur ?

Philippon : Oui.

Emma : Non ?

Philippon : C'est ce qu'on dit.

Emma : Qui le dit ?

Philippon : Moi, je vous dis qu'on le dit.

Emma : Si vous dites qu'on le dit, c'est qu'il n'y a pas que vous à le dire.

Philippon : Non. S'il n'y avait eu que moi à le dire je ne vous l'aurais pas dit.

Emma : Qu'est-ce qui vous a pris ? Pourquoi avez-vous empoisonné ce pauvre Arthur ?

Philippon : Pourquoi j'ai zigouillé Arthur ? Pourquoi j'ai zigouillé Arthur ?... C'est bien la question qui me turlupine. La vraie question, est en réalité, pourquoi aurais-je tué Arthur ?

Emma : Bon, vous l'avez tué ou ne l'avez pas tué ? Soyez plus clair. N'essayez pas de noyer le poisson avec le chat.

Philippon : L'idée que je puisse être l'assassin d'un chat plaisait à certains, assurément, donc je suis un parfait assassin ou un assassin parfait… Ce qui m'embarrasse fortement, c'est que le mobile du crime est inqualifiable. J'ai tué ce chat parce que…

Emma : Parce que ?

Philippon : Euh… parce qu'il grattait.

Emma : Parce qu'il grattait ? Parce qu'il grattait vous l'avez liquidé ?

Philippon : Oui, parce qu'il grattait à ma porte… et sans raison. À gratter sans raison, on meurt sur le paillasson.

Emma : Alors là, les bras m'en tombent…

Philippon : Comme à ma femme. Ma femme non plus n'aime pas les chats. Les chats sont sournois. Vrai ou pas vrai ? J'ai raisons, non, j'ai raison ? Je m'en méfie comme de la peste. Les chats ne sont pas francs du collier… Ils ne disent pas ce qu'ils pensent….

Emma : *(Moqueuse)* J'ai rarement vu un chat dire le fond de ses pensées, c'est vrai, mais avant de faire le procès des chats, vous feriez mieux de balayer devant votre porte, Mr Philippon.

Philippon : C'est ce que j'ai fait.

Emma : C'est ignoble, vous êtes ignoble. Votre geste est impardonnable. Vous n'êtes qu'un tueur de bas étage.

Philippon : Troisième. Troisième étage.

Emma : Tout l'immeuble va vous en vouloir et même vous haïr.

Philippon : Pas tous. Mme Angèle ne m'en veut pas… Elle ne peut pas me haïr pour le crime d'un chat qu'elle détestait autant que moi.

Emma : Mme Angèle ne vous a jamais détestée.

Philippon : Non, elle non plus n'aimait pas ce chat. Elle n'aimait pas Arthur. D'ailleurs, elle n'a jamais aimé les Arthur. Savez-vous que le mari de Mme Angèle s'appelait Arthur ?

Emma : Ne changez pas de sujet.

Philippon : C'est le même sujet. La haine du Arthur pousse au crime.

Emma : Vous délirez ou je suis folle ? Mme Angèle n'a jamais été mariée.

Philippon : Si, elle a été mariée. Incroyable piment, non ?

Emma : Vous êtes sûr que tout va bien ?

Philippon : Je sais même que son Arthur a fini au fond d'un puits.

Emma : D'où il sort ce prétendu mari ?

Philippon : Pas du puits, il y serait encore. Et vous n'imaginez pas pourquoi il y est entré ?

Emma : Dans le puits ? Franchement, non, je n'imagine pas.

Philippon : Il agaçait tellement Mme Angèle qu'elle a décidé de le tuer et tel un chaton lesté d'une pierre au tour du cou, il a fait glou, glou, glou, glou… Savez-vous pourquoi cet Arthur a fait glou, glou, glou ?

Emma : Attendez, vous m'embrouillez… Arthur, le chat ?

Philippon : Non, le mari.

Emma : Non, je ne sais pas pourquoi.

Philippon : J'ai un avis, ce n'est qu'une hypothèse… Mme Angèle a tué son mari parce que son mari, lui aussi… grattait à la porte… C'est à gratter les portes sans réelle raison, qu'au puits on fini par y connaître le fond.

Emma : Vous devriez aller vous reposer, Mr Philippon.

Philippon : C'est très agaçant, les gratteurs de portes.

Emma : Je vous aime bien mais… vous devriez consulter.

Philippon : Vous croyez ?... Peut-être !… J'en suis au stade où j'ai encore conscience de la réalité mais je sens bien qu'elle est sur le point de m'échapper. Ça ne ronronne plus comme avant. *(En se dirigeant vers la porte cochère)* J'allais à la pharmacie pour mon épouse, je vais en profiter pour demander conseil. *(Il sort)*

Emma : *(Elle se rapproche du yucca)* Tout le monde va mal dans cet immeuble. Le yucca perd ses feuilles, Les Vannier perdent la tête, Mr Philippon perd la raison et moi je perds mon temps.

SCENE 11 **Un homme, Jacques, entre en tenant à la main une petite valise en carton.**

Jacques : *(À Emma)* Bonjour Madame.

Emma : *(Se retournant)* Bonjour, Monsieur.

Jacques : Je suis Jacques, le nouveau collègue de Mario. Mario m'a dit que vous pouviez me dépanner. Je vous remercie de votre gentillesse.

Emma : *(Etonnée)* Ah bon, Mario vous a dit que je pouvais vous dépanner ? Ça dépend, c'est quoi la panne ?

Jacques : Je suis à la recherche d'un logement, enfin d'un abri. Pour l'instant, j'habite dans la rue. Je n'abuserai pas longtemps de votre hospitalité. C'est juste pour quelques nuits, le temps que je…

Emma : Je crois qu'il y a erreur sur la personne. C'est la concierge que vous voulez voir ? Désolée, je ne suis pas la concierge. Je ne suis même pas d'ici. Je m'occupe d'un vieux couple au 5ème. Je suis auxiliaire de vie… plus précisément, de fin de vie.

Jacques : Excusez-moi ! La concierge, où puis-je la trouver ?

Emma : Ici, mais son programme ne coïncide pas avec le votre. Elle ne peut être dérangée sous aucun prétexte. *(Elle montre le panneau à la porte).*

Jacques : Bon, je repasserai.

Emma : Alors comme ça, vous êtes le remplaçant de Tiramisu ? Il n'a pas fait long feu, lui. Le balai, c'était pas son truc.

Jacques : Il paraît qu'il n'est jamais rentré dans le moule…

Emma : Et vous, vous croyez que vous avez une tête à balayer les trottoirs ?

Jacques : C'est comment une tête à balayer les trottoirs ?

Emma : Vous avez plutôt une bobine pour boulot à cravate.

Jacques : Il m'en reste quelques unes d'un précédent voyage. Laquelle me conseillez ? Unie, à motifs ou à rayures ? Avec des oiseaux ou des petits canards ?... Foncé ou clair ? Clair, c'est salissant… foncé, c'est triste, non ? J'en ai une en tergal moucheté vert bouteille, très jolie.

Emma : Vert bouteille, c'est raccord pour le boulot que vous faites mais vous allez vous faire remarquer.

Jacques : Faudrait savoir ! Il est plus facile de trouver une cravate qui aille avec ma tête, qu'une tête qui aille avec mon boulot.

Emma : C'est pas faux !

Jacques : Le plus urgent, c'est de trouver un toit. Vous pensez qu'elle sera visible dans combien de temps madame la concierge ?

Emma : Aucune idée. Les feuilletons à épisodes, on ne sait jamais quand ça finit !

Jacques : Bon, je reviendrai plus tard. Au revoir, Madame et merci… pour la cravate *(Il sort).*

Emma : Je vous en prie. *(Elle prend l'escalier)*

SCENE 12 **Angèle sort de sa loge. Enlève le panneau « Ne pas déranger ». S'habille d'un manteau pour sortir, prend son sac à mains, ferme à clé la porte de sa loge et se dirige vers la porte cochère. Au moment de sortir, elle se retrouve nez à nez avec Jacques qui revient.**

Jacques : Pardon… *(Semblant la reconnaître)* Euh…je me trompe ou pas ?... Non ?... Angèle ?

Angèle : *(Semblant le reconnaître)* Jacky ? C'est pas vrai ?

Jacques : Si, c'est vrai. Quelle surprise ! Ça alors !

Angèle : Ça fait longtemps…

Jacques : Je suis heureux de te voir. On… on s'embrasse ?

Angèle : Embrassons-nous... Qu'est-ce que tu fais-là ?

Jacques : Tu n'as pas changé…

Angèle : Si peu ! Toujours élégant, toi… Si je m'attendais à te revoir un jour !

Jacques : Et moi, donc !

Angèle : Qu'est-ce que tu fais dans les parages ?

Jacques : Et toi ?

Angèle : Moi ? Je… euh… je suis… euh, je suis allée rendre visite à des amis… des amis qui habitent ici… mais ils n'étaient pas là… je… je reviendrai…. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

Jacques : Euh… rien.

Angèle : Rien ? Ah, tu le fais bien !… *(Jacques rit à gorge déployée)* Comment on disait, déjà… tu te rappelles ?… Comment c'était ? *(Elle cherche dans sa mémoire puis récite lentement)* Quand ce que tu fais… n'est ni fait ni à faire, arrête-toi, ne fait rien mais fait-le bien ! *(Jacques rit et pour la première fois* ***un très léger sourire apparaît sur le visage d'Angèle)***

Jacques : Exact…. Oh, la, la…que de souvenirs ! On en a eu des crises de rire ! Quel âge on avait ?

Angèle : 16 ou 17 ans, non ?

Jacques : 18 peut-être. On était jeunes. Tu t'en souviens, on refaisait le monde en délirant. Qu'est-ce qu'on a déliré. Tu étais drôle. J'adorais ton humour. Tu avais un sens de l'humour… unique.

Angèle : Un sens unique de l'humour, oui. Le sens des réalités m'a fait perdre le sens de l'humour. Et toi, que deviens-tu ?

Jacques : *(Gêné)* Je suis… euh… je suis dans les affaires.

Angèle : Les affaires ?

Jacques : Oui, je m'occupe de… euh… je m'occupe des affaires des autres.

Angèle : Où ça ?

Jacques : Euh… en ville*… (Regarde sa montre)* Oh, je vais être obligé d'y aller, j'ai… j'ai un rendez-vous qui m'attend… je… je me suis trompé d'immeuble. C'est celui d'à coté, je pense.

Angèle : Bien… euh… je vais remonter mettre un mot sur la porte de mes amis pour leur dire que je suis passée et que… je repasserai… en passant. J'ai été heureuse de te revoir…

Jacques : Moi aussi… Peut-être que…

Angèle : Bon… allez… euh… au revoir, Jacky. *(Elle s'engage dans l'escalier)*

Jacques : Euh…oui, au revoir… *(Il sort par la porte cochère)*

SCENE 13 **Angèle réapparaît. Elle vérifie que Jacques est bien sorti puis elle se dirige vers sa loge, ouvre la porte et entre. La porte cochère s'ouvre et Jacques entre à nouveau.**

Angèle sort de la loge.

Angèle : *(Surprise et gênée)* Ah, ce n'était pas l'immeuble d'à coté ? Tu as oublié quelque chose, peut-être ?

Jacques : J'ai oublié de… Euh… non, je n'ai rien oublié… surtout pas le passé… et encore moins notre jeunesse.

Angèle : Je t'ai menti, Jacky. Je n'ai pas d'amis dans cet immeuble… ni ailleurs d'ailleurs. J'habite ici. Je suis… concierge.

Jacques : Moi aussi je t'ai menti. Je n'habite pas en ville, j'y travaille seulement. Je suis le nouveau collègue de Mario.

Angèle : C'est toi le Jacques qui est à la rue ?

Jacques : Oui, je suis complètement à la rue. Mme Angèle, c'est toi, alors ?

Angèle : *(Un temps)* C'est con de vouloir se faire passer pour quelqu'un d'autre.

Jacques : C'est surtout con d'avoir honte de ce qu'on est.

Angèle : Oui, c'est con ! C'est très con de mentir.

Jacques : À 17 ans, on n'en aurait fait une tonne sur le sujet, tu ne crois pas ? On aurait vigoureusement combattu cette attitude médiocre…

Angèle : Ah, oui alors. On aurait philosophé des heures et des heures… jusqu'au petit matin. Qu'est-ce qu'on aurait dit ?

Jacques : *(Ils entrent tous les deux dans un jeu d'improvisation en s'envoyant des répliques au tac au tac)* Euh… on aurait dit que… que le mensonge est partout…

Angèle : Le mensonge est partout, même dans la vérité.

Jacques : Oui, dans la vérité il y a une part de mensonge.

Angèle : Et toute vérité est bonne… à inventer.

Jacques : Exact. Tout le monde ment. Même la vérité ment.

Angèle : Le mensonge aussi ment.

Jacques : Oui, le mensonge ment comme il respire.

Angèle : Il respire mal car il est mal à l'aise…

Jacques : Il sait que la vérité finit toujours par éclater…

Angèle : Parce que… la vérité, on la cherche, même si parfois on cherche à l'étouffer.

Jacques : Chacun a sa vérité. Il y a donc plusieurs vérités.

Angèle : Quatre. Il y en a quatre.

Jacques : Il faut les dire, les quatre vérités.

Angèle : Euh… la vérité s'assène et le mensonge…

Jacques : S'avale.

Angèle : Oui, le mensonge s'avale et il est dur à avaler.

Jacques : Il est dur à avaler mais c'est la vérité qui fait mal.

Angèle : Non, c'est le mensonge qui fait mal.

Jacques : Les deux font mal. Quand la vérité se fait jour, elle peut aussi faire mal… puisque toute vérité n'est pas bonne à dire.

Angèle : *(En panne d'inspiration)* Euh…attends, laisse-moi une seconde *(Elle cherche)*… Euh… on est souvent mal placé par rapport à la vérité.

Jacques : On est mal placé ?… Ah mince, je suis bloquée… on est mal placé… on est…

Angèle : On est en dessous de la vérité…

Jacques : Ah oui, zut ! Il arrive aussi qu'on soit loin de la vérité…

Angèle : Ou à coté de la vérité.

Jacques : Etre à coté ne veut pas dire proche… On peut s'écarter de la vérité. Si on s'en écarte…

Angèle : On se rapproche du mensonge…

La suite du texte est disponible auprès de sergetravers@wanadoo.fr